

Exposer l'inexposable



Ci-contre :
croquis préparatoires
du scénographe Raymond
Sarti pour l'exposition
« Le Jardin planétaire »
de Gilles Clément.

En bas : vue de cette
exposition qui s'est tenue
en 1999-2000 à la Grande
Halle de la Villette,
à Paris.



Comment exposer le jardin, comment le donner à voir et à sentir sans se contenter d'images (plans, dessins, peintures ou photographies) dont la suggestivité ne saurait remplacer l'expérience physique et concrète? Le meilleur moyen n'est-il pas de créer un jardin, où le plaisir des sens n'exclut pas l'ambition didactique? C'est le projet du «Jardin planétaire», imaginé par Gilles Clément en 1999 dans la Grande Halle de la Villette. L'exposition partait d'un constat aujourd'hui unanimement partagé: comme le jardin, le monde a lui aussi ses limites, il est devenu un enclos au sein duquel l'homme doit agir comme un jardinier. Conçu par Raymond Sarti, le parcours mettait d'abord en scène la biodiversité, de l'endémisme des espaces isolés au brassage des espèces provoqué par l'activité humaine. Le visiteur naviguait entre les bambous, les pins, les lauriers, longéait même une tourbière, avant de faire étape dans l'enclos du jardinier, lieu voué à la méditation et au silence. Enfin, la dernière partie de l'exposition, au milieu d'une prairie de graminées, présentait les diverses modalités permettant à l'homme de vivre en harmonie avec son environnement.

En 2011, le propos de «La Ville fertile», à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine, partageait la même ambition globalisante, interrogeant cette fois la place de la nature dans l'univers urbain. Là encore, les commissaires de l'exposition, Michel Péna, Nicolas Gilsoul et Michel Audouy, ont voulu recréer en intérieur un jardin, en l'occurrence une sorte de jungle, dans laquelle le visiteur cheminait au cœur d'une végétation envahissante. Mais cette image fantasmée d'une nature sauvage s'avérait n'être qu'un décor de théâtre, dont l'envers dévoilé révélait le caractère complètement artificiel.

En 2016, on retrouvait Michel Péna à l'Institut du monde arabe pour une exposition consacrée aux jardins d'Orient. Il a alors imaginé un jardin hors sol sur la dalle devant l'IMA, véritable «oasis urbaine» où, comme les jardiniers arabes, le paysagiste français a dû se mesurer à un réel difficile, aride. À travers son projet se dessinait la dualité fondamentale du jardin oriental, entre rigueur géométrique et sensualité. «Cette polarité constitue, disait-il, l'essence du jardin arabe, entre, d'une part, un discours sur la morale, sur l'ordre, associé à un dessin très systématique, et, d'autre part, un érotisme de l'eau qui coule, qui suinte, des parfums suaves et sucrés des orangers, dans cette abondance végétale, luxuriante et parfumée.» J.-F. L.